

L'USINE NOUVELLE

22 juin 2022

Extraordinaire regain d'intérêt de l'industrie pour ses palettes

Comme d'autres la moutarde ou le papier-toilette, l'industrie stocke des palettes, de peur d'en manquer ou d'une nouvelle hausse des prix. A Salles (Gironde), le fabricant de palettes en bois PGS Group s'adapte à une demande devenue irrationnelle et prépare l'avenir d'une activité plus stratégique qu'elle n'en a l'air.

[Laurent Rousselle](#)

22 Juin 2022 \ 08h00

6 min. de lecture

Réagir



© Martin Flaux

Sur le site de Nouvelle-Aquitaine où le groupe PGS produit des palettes neuves et d'occasion, il n'y a pas de rupture de production, juste des prix qui flambent et des difficultés à récupérer des palettes à remettre en état.

Le bruit d'une cloueuse pneumatique résonne avant que celui d'une scie prenne le relais. Derrière le grillage, un camion transportant une montagne de palettes collectées chez les clients de PGS Sud Ouest ralentit. Dans quelques minutes, ce chargement très attendu sera déchargé sur la zone dédiée au reconditionnement. Une petite surface, sur les 64 hectares du site du groupe PGS, l'un des plus importants fabricants français de palettes bois en France. Outre les activités de reconditionnement, l'industriel, qui a réalisé 305 millions de chiffre d'affaires en 2021, intègre à Salles (Gironde) les activités d'exploitation forestière, de scierie, de production de palettes bois neuves (PGS Beynel) et de caisses palettes (Beynel Palox).



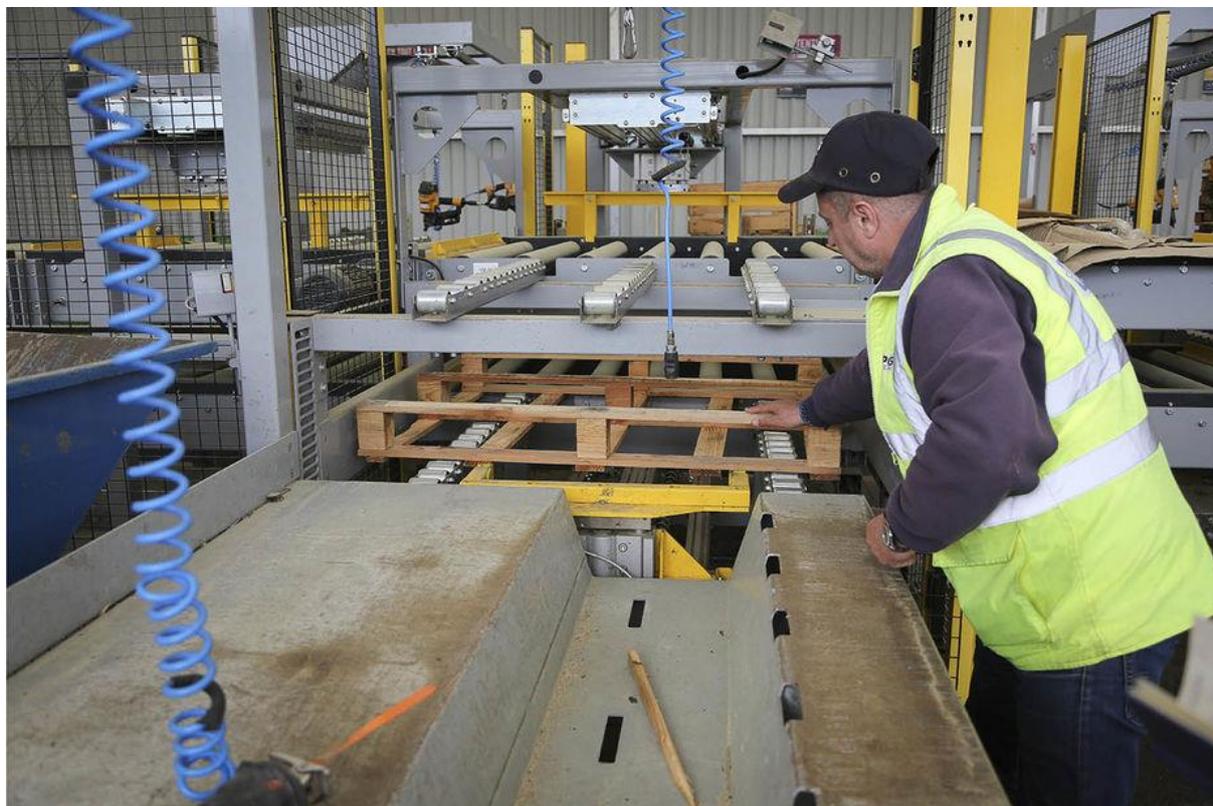
Environ 98 millions de palettes en bois sont récupérées chaque année en France. Mais 20 millions d'unités sont dispersées ou non collectées faute de volume. Remettre la main sur ces produits est un enjeu important pour l'industrie.

Au sol, à côté de modèles standards - en plus ou moins bon état -, des palettes siglées "CP" suivies d'un chiffre sont destinées à des industries spécifiques (plasturgie, verre, chimie...). Plus loin, des modèles EPAL (la palette européenne consignée) forment des tours sous un hangar. Toutes s'appêtent à débiter une nouvelle vie sous l'action d'une petite escouade de réparateurs armés de cloueurs et de scies sabre. L'industrie de la palette n'a pas attendu le renforcement de la menace climatique pour placer l'économie circulaire au cœur de son activité.

"Tout est bon, rien ne se perd"

Il y a huit mois, l'entreprise a investi plus de 500 000 euros dans une ligne semi automatisée pour son activité de reconditionnement. Objectif : réduire la pénibilité pour les opérateurs.

« Auparavant, le trieur manipulait près de 1000 palettes par jour, quel que soit le temps. Ce n'était pas top », reconnaît Gilles Hermann, directeur général pôle reconditionnement région sud chez PGS. Désormais, l'opérateur intervient de concert avec un robot dans une zone couverte. « C'est l'évolution de la réparation », considère le co-fondateur de l'activité au sein du groupe.



La ligne semi-automatisée du reconditionneur de palettes bois PGS Sud-Ouest est l'une des premières installée au sein du groupe. Elle évite les nombreuses opérations manuelles sources de troubles musculo-squelettiques (TMS) et de pénibilité.

Une fois examinée par le trieur, la palette est attribuée via un système de convoyage aux cinq réparateurs. Après sa remise en état, l'assemblage de planches est ordonnancé en bout de ligne par un grand bras robotisé. Le lot est ensuite revendu et livré chez un client de la région. Quand la réparation est jugée impossible, les planches finissent broyées. Les copeaux de bois sont revendus pour de la cogénération ou du paillage. « *Tout est bon. Rien ne se perd* », assure le patron faisant référence aux clous récupérés. Avec cette installation, l'entreprise répare près de 1500 palettes chaque jour. Environ 200 de plus qu'il y a un an.

L'industrie fait de la rétention de palettes

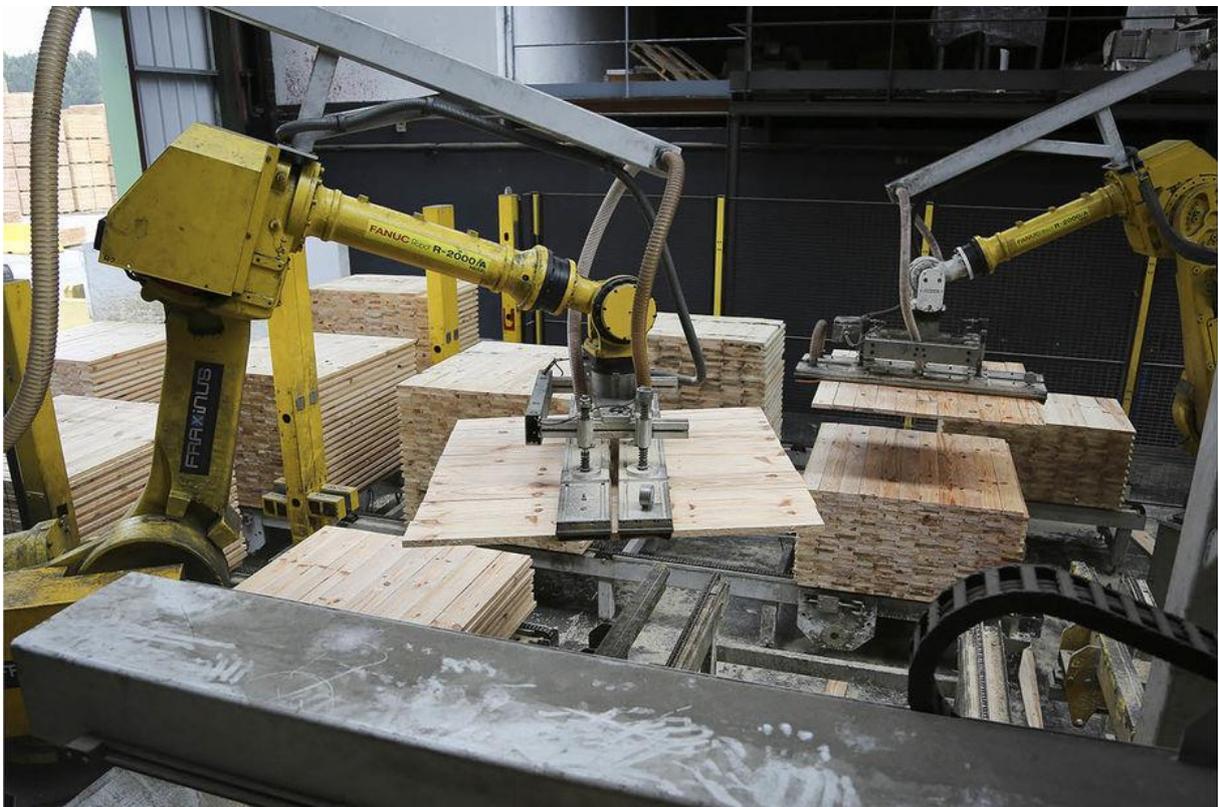
Depuis la pandémie et plus encore depuis la guerre en Ukraine, la demande de palettes ne cesse de croître. A quelques centaines de mètres de la zone de reconditionnement, l'atelier de PGS Beynel, qui produit 1,8 millions d'unités neuves par an, peine à suivre. « *Les industriels stockent car ils ont peur de manquer* », déplore Gilles Hermann qui assure qu'« *il n'y a pourtant aucun risque de rupture* ». L'effet est pervers pour le fournisseur de produits d'occasion. « *D'un côté, j'ai des clients qui me commandaient un camion par mois qui sont passés à un par semaine. De l'autre, j'ai des palettes qui restent immobilisées dans des entrepôts pour parer à une éventuelle pénurie ou hausse des prix. Sauf que si je ne récupère rien, je ne peux rien vendre* », déplore le directeur.

Ces derniers mois, les industriels semblent avoir pris conscience de l'importance de l'emballage dit « tertiaire ». « *C'est un phénomène tout nouveau. Il n'y a pas si longtemps, les gens pensaient*

que c'était un déchet. Maintenant, ils regardent ce qu'ils ont chez eux avant de les vendre. Là où je récupérais quatre camions, je n'en récupère maintenant plus que deux. » Résultat, PGS Sud Ouest, qui a reconditionné 3 millions de palettes en 2021, compte sur une très faible croissance cette année. « On ne va pas exploser les chiffres, alors qu'il y aurait de quoi », se désole le directeur.

Les prix flambent

Autre conséquence de cette conjoncture exceptionnelle : le coût. Qu'elles soient neuves ou d'occasion, les palettes ont vu leurs prix grimper en flèche. La neuve a plus que triplé, pour atteindre près de 24 euros. La reconditionnée, d'ordinaire deux fois moins chère, n'est plus qu'à quelques euros derrière. « C'est comme dans l'automobile », indique Gilles Hermann, « la demande est tellement forte que le prix de l'occasion rattrape presque celui du neuf ». Si le prix de la palette d'occasion évolue principalement en fonction de l'offre et de la demande, celui de la palette neuve subit de plein fouet la hausse des coûts de matières et de l'énergie.



En 2017, cinq robots ont remplacé les hommes dans l'atelier d'assemblage de palettes neuves. Les machines recréent le mouvement humain pour dépaqueter les planches et les introduire au début du process de production. Chacune des lignes produits 7 à 8 palettes par minute parmi 45 modèles.

« Avec la hausse des coûts du gazole, les billons de bois ont pris 10 euros avant même d'arriver chez nous », explique Bastien Roy, directeur du site de PGS Beynel. « Il faut ajouter la hausse des coûts de l'électricité, du gaz, le prix des colles pour les plots agglomérés, celui du fil tréfilé pour les clous dont la Russie et la Biélorussie étaient les principaux fournisseurs, et bien sûr le transport ».

« Les tensions sur le bois relatives à la reprise de l'économie ont eu un impact », complète Jean-Philippe Gaussorgues, le président de la Commission Palettes FNB-SYPAL et vice-président de la FNB (Fédération nationale du bois). « En juin, le cours du sciage à palette, dont l'indice HPE était relativement stable, a connu un pic historique, passant à 520 ». Une réalité amplifiée par le

contexte international. « Avec l'embargo, ce sont 7,6 millions de mètres cubes de sciages de résineux provenant de Russie et de Biélorussie qui ont disparu du jour au lendemain ».

Reste à séduire les futurs salariés

Pour PGS Beynel, cette situation inédite n'a pas que des inconvénients. La conjoncture pourrait même avoir quelques mérites. A commencer par celui de redéfinir les relations commerciales entre le fournisseur et ses clients. Longtemps peu considéré, le fabricant d'emballage a longtemps fait les frais d'une pression extrême sur les prix, limitant sa capacité d'investir. Bastien Roy se rappelle avoir perdu des appels d'offres pour quatre centimes. « On faisait 1% de rentabilité en bas de page », indique celui qui revendique « un revenu décent pour investir ». Un message qui semble entendu depuis peu. « Le client a compris l'intérêt des hausses. Le prix est à présent moins important que la sécurité de l'approvisionnement ».

Devenu l'une des préoccupations majeures des entreprises, l'emballage « invisible » est devenu plus stratégique que jamais. Un constat qui se vérifie du côté des interlocuteurs. Confié auparavant aux stagiaires, l'achat de palettes est maintenant une responsabilité qui remonte dans les strates des organisations, observe Bastien Roy. « On est devenu un acteur de l'industrie française comme les autres », s'enthousiasme-t-il. Une réalité qui suscitera peut-être des vocations. La profession fait face depuis plusieurs années à une désaffection de la part des jeunes. Considération et rémunération en hausse pourraient inverser la tendance. Bastien Roy en tout cas veut y croire: en 2017, PGS Beynel a investi 7 millions d'euros pour se moderniser et réduire la pénibilité, notamment à l'intégration de robots.